

Cher lecteur,

Tous mes livres, romans et pièces, sont autoédités. Cela signifie que je finance entièrement la réalisation de ceux-ci et le stock que je dois avoir pour satisfaire une demande, certes réduite, mais néanmoins existante. J'ai fait le choix de rester indépendant car je ne me sens pas, pour l'instant, suffisamment "armé" pour affronter le monde terrible de l'édition.

Bien sûr, ce choix m'empêche d'être plébiscité par une maison d'édition et la diffusion de mes livres ne dépend que de vous. Ce qui m'autorise à penser que chaque lecteur qui se procure un de mes livres le fait parce qu'il aime ce que j'écris. Et ça, c'est un bonheur que je n'ai pas envie de partager avec une maison d'édition. Ce bonheur, je vous le dois entièrement. Je vous en remercie.

En ce qui concerne les droits d'auteur pour les pièces, ma démarche est la même, je suis indépendant. Ils se discutent directement entre vous et moi.

N'hésitez pas, écrivez-moi, si vous avez besoin, d'acheter d'autres textes, pour les offrir par exemple...

De nombreux extraits, voire des pièces entières, sont disponibles en téléchargement gratuit sur mon site : www.cepamafote.fr

Pour ceux qui n'ont pas peur de remonter le temps

LE DÔME

Roman

Le mur de la cave est nu désormais.

Quinze ans ont passé. L'inspecteur Legarrec ferme le dernier carton où il vient d'entasser toutes les photos, ses notes, les articles de presse qu'il n'a eu de cesse de parcourir sur la fresque mosaïque qu'il avait constituée avec tous ces bouts de papiers. Quinze années passées à creuser, chercher, seul, une explication pour chaque trou noir qui le titille encore dans cette histoire.

La maladie l'emportera avant qu'il ne découvre l'entière vérité. Ces petits détails qui l'ont obsédé au point d'en perdre presque la raison. Si seulement il avait la réponse à une seule question : Qui a fomenté ce plan machiavélique ? Qui est le créateur de cette machination ? Et surtout, comment a-t-il pu lui échapper ?

Hôpital psychiatrique central

L'infirmier entre dans le hall d'entrée. Il vient chercher une visiteuse. Une certaine nervosité transparaît dans ses gestes vifs.

– Mme Liliane Rosière ?

Elle se lève.

– Vous venez voir M. Métayer ?

Elle acquiesce sans un mot.

– Vous me suivez ?

Derrière la grande porte battante, un autre univers...

La jeune femme marche d'une façon étrange. Pour éviter que ses talons ne claquent sur le carrelage, elle glisse presque uniquement sur la pointe de pieds. Elle n'est pas rassurée. Derrière les portes closes, elle entend cris et gémissements. Chaque son la transperce et l'effraie. Elle n'a jamais aimé les hôpitaux, encore moins celui-ci.

Elle suit de très près l'infirmier qui la guide dans le dédale des salles et des couloirs.

– Vous me raccompagnerez pour trouver la sortie ?

– Si je ne suis pas appelé pour une urgence, oui.

Elle croise les doigts.

– Le médecin vous a prévenue de l'état de M. Métayer ?

– Oui.

– Il vous a dit qu'il ne parle que très peu et qu'il risque de ne pas vous reconnaître. Vous étiez proches ?

Elle hésite un instant avant de répondre du bout des lèvres.

– J'ai été sa compagne un temps, enfin, sa compagne, c'est beaucoup dire. Mais bon, petite amie, ça sonne tellement ridicule à mon oreille.

– Je comprends.

Encore un long couloir blanc.

– Voilà, c'est là.

Il frappe doucement à la porte puis l'entrouvre.

– M. Métayer, vous avez de la visite. Entrez, il ne dort pas. Je reste dans le coin si vous avez besoin.

– Merci.

Le jeune homme est assis, face à la fenêtre, le regard dans le vide. Catherine s'approche et ne peut s'empêcher de penser à cette réflexion qu'elle se fait chaque fois qu'elle regarde un film qui se passe dans ce genre d'hôpital. "C'est tellement cliché le type qui regarde par la fenêtre les yeux dans le vague". Plus jamais elle ne se le dira.

– Luc ?

Pas de réponse. Pas de réaction. La jeune femme vérifie que la porte est bien fermée et que personne ne peut entendre qu'elle a fourni un faux nom à l'accueil.

– Bonjour, c'est Catherine.

L'homme tourne doucement la tête vers elle. Mais son regard transpire le désarroi, il tente de connecter sa mémoire au présent, sans succès apparemment.

– Qui ?

Aux yeux de la jeune femme, il a vieilli de vingt ans en quelques mois. Luc n'a jamais été un bel homme, mais elle avait

été emportée par son côté pétillant, surtout après quelques verres. Quand on creusait un peu, c'était un homme généreux et drôle.

– Catherine, Catherine Linch, la journaliste. On a été ... ensemble, amants si tu préfères, avant la catastrophe. Un peu après aussi.

Il voudrait mais c'est en vain qu'il creuse en lui. De vagues images animent par instants ses yeux. Difficilement, il articule quelques mots.

– Catastrophe ? Quelle cartastr.. ?

– L'effondrement du Dôme.

Aussitôt, un voile d'horreur apparaît dans ses yeux. Comme pour s'en sortir, il replonge son regard vers le jardin à travers la fenêtre.

– Je suis venu te dire que tu n'y es pour rien. L'enquête a prouvé que tu n'y étais pour rien. C'est Saran qui a tout manigancé. Il a détourné de l'argent en approvisionnant de mauvais matériaux. Toute la conception...

Elle s'arrête. C'est inutile. Luc n'a pas la moindre réaction. Soit il ne l'entend pas, soit il ne comprend pas. Elle imagine que Luc voit le Dôme s'effondrer encore et encore, en boucle, comme dans un cauchemar sans fin.

La jeune femme ne retient pas ses larmes. Elle se sent coupable, elle aurait dû percevoir la détresse de son compagnon, elle n'aurait jamais dû l'abandonner au pire moment de sa vie. Elle aurait dû lui avouer que leur histoire n'a pas commencé ailleurs que dans le berceau du mensonge.

Elle aurait dû, mais c'est trop tard.

- Je suis désolée.

La phrase à peine prononcée, s'échappe dans le vide du regard de Luc. Catherine se remémore le moment où elle l'a quitté. Elle reste là, assise à côté de lui, sans pouvoir bouger. Elle n'a aucune envie de revivre cet instant douloureux.

Une heure de silence et d'immobilité lui donne la force de se lever et de quitter la pièce.

Chez le juge d'instruction

L'inspecteur Legarrec n'est pas convaincu que l'enquête est bouclée. Mais le juge d'instruction est formel.

– Nous n'irons pas plus loin. Nous avons les coupables, le mobile, le déroulement des faits et ses complices.

Legarrec barre son visage d'une moue appuyée.

– Je ne suis pas certain que nous tenons les vrais complices, ni le véritable coupable. Vous ne trouvez pas qu'il y a un nombre de questions qui restent légèrement en suspens. Des petits détails...

– Vous mettez en doute ce que vous avez découvert ?

– Non, les preuves sont formelles. Mais sont-elles, comment dire, réelles ? Au fond de moi, je ne pense pas que Dumont soit vraiment capable de faire tuer des centaines de personnes pour retrouver un siège de maire.

– C'est votre enquête qui a trouvé ces preuves ! Et s'il clame son innocence, c'est sûrement parce qu'il ne pensait pas, en commanditant le sabotage, qu'il y aurait des morts.

– J'ai vraiment eu le sentiment en l'interrogeant qu'il me disait la vérité, la sienne tout du moins.

– C'est à dire ?

– En réfléchissant ne serait-ce qu'un peu : qu'est-ce que les truands du "grand banditisme" local, qui sont ses soi-disant complices, viennent foutre dans cette affaire ?

– Je vous rappelle que le Dôme a changé toutes les règles économiques et politiques...

– Pourquoi ne pas utiliser leurs méthodes habituelles ? Le racket, le meurtre. Pourquoi ne pas utiliser des explosifs ?

– Vous avez déterminé que la catastrophe devait passer pour un accident et pas un attentat.

– Oui, d'accord ! Alors, c'est pour cela que tout le milieu a repris des études de chimie ? Pour que le bâtiment s'écroule gentiment ? Je n'y crois pas un instant. Il y a un détail qui nous échappe. À quel moment les commandes de matériaux ont-elles

été modifiées ? Celles reçues par les fournisseurs étaient légèrement différentes de celles émises par Saran. Tout porte à croire que c'est Dumont et ses connexions, mais au fond de moi, je vous le répète, je n'y crois pas.

– Oui, peut-être, mais cela ne change rien aux conclusions que les différentes enquêtes ont formulées.

– Je ne pense pas. C'est, à mon avis, un détail qui a une grande importance et qui peut tout changer.

– Rappelez-moi votre surnom ?

– Columbo, je sais. Je suis sûr que mes questionnements sont légitimes.

– J'ai une conférence de presse à quatorze heures. L'affaire est bouclée.

– Je vais creuser un peu.

– Le monde a les yeux rivés sur nous Legarrec, il faut en finir le plus vite possible. Laissez tomber. C'est un ordre.

Legarrec a toujours respecté l'autorité. Mais quand celle-ci semble s'écarter dangereusement de la voie de la justice...

– C'est un peu ça qui me gêne.

Bureau du maire

On peut reprocher bien des choses à Anne Kubler, mais sûrement pas son intégrité et son dévouement. Après huit ans à la tête de la ville, personne n'est en mesure de trouver un seul euro d'argent public dépensé pour elle ou même tout simplement inutilement. Son mode de vie n'a pas changé d'un iota depuis son élection. Son prédécesseur, "ce cher Dumont", comme elle s'amuse à le nommer, a perdu son écharpe de maire un peu à cause de ses errances financières. Elle ne tombera sûrement pas dans le même panneau. Ses idéaux constituent le squelette de son chemin politique.

Même son bureau n'a pas été rénové. Elle l'a toujours trouvé pompeux au point d'accueillir ses visiteurs avec un : "Je suis désolée si la décoration vous donne la migraine, mais j'estime

qu'il y a plus urgent à faire dans la ville !" Rien n'a changé dans l'Hôtel de ville, enfin presque rien.

Il y a bien eu cette polémique il y a trois mois quand, après l'élection présidentielle, elle a fait changer tous les cadres du portrait officiel du nouveau président. Beaucoup plus petits que les précédents, ils laissent apparaître un pourtour décoloré sur les murs. Bien évidemment, les couleurs délavées des papiers et des peintures ont révélé de façon criante la décoration un tantinet ampoulée du bâtiment. Aussitôt, la maigre opposition subsistante dans la ville a crié au scandale imaginant que la mairie allait faire des travaux pharaoniques pour transformer l'Hôtel de ville en un bâtiment digne de l'austérité de feu l'URSS, simplement dans le but de faire oublier le drame du Dôme.

Anne avait balayé l'argument d'un revers sarcastique en affirmant que, non seulement, il n'y aurait pas de travaux de rénovation, mais surtout qu'il fallait être sacrément débile pour penser possible d'occulter le drame du Dôme avec de la peinture et du papier peint. De plus, elle trouve un autre avantage à ces pourtours décolorés. Tout d'abord, le portrait du "connard" est plus petit. Et, cerise sur le gâteau, on ne le regarde plus car la décoloration tout autour du cadre attire bien l'œil qui, selon elle, ne s'en porte pas plus mal.

Elle est comme ça, directe et droite. Elle a gardé la manière de parler de son père, un titi de Paris qu'elle avait admiré jusqu'à monter sur les barricades pour "gueuler" à ses côtés pendant son adolescence. C'est flagrant quand elle évoque un opposant, moins quand elle parle avec ses amis, un peu comme un provincial déraciné qui retrouve son accent immédiatement quand il retourne par chez lui pendant les vacances.

Seule dans son immense bureau, Anne ne bouge pas. Même pas un grincement du cuir de son fauteuil qui habituellement l'agace quand elle bouge. Un bruit qui a la même capacité que les acouphènes. Elle n'y prête aucune attention quand il y a du mouvement autour, quand elle s'active sur un dossier quelconque, mais dès qu'il se rappelle à elle, elle n'entend plus que

lui. Le silence du moment est englué dans la mélasse du bruit sourd de la ville qui parvient à peine à franchir les murs.

Elle parcourt pour la n^{ième} fois sa lettre de démission. Elle l'a écrite aussitôt la catastrophe survenue. Mais Sylvia l'a dissuadée de la signer avant les conclusions de l'enquête. Depuis l'effondrement, Anne Kubler semble vivre dans un coma éveillé. Elle reste solide malgré son désarroi, ne voulant pas montrer à quel point la blessure est profonde. La conclusion de toute cette affaire apparaît comme évidente à ses yeux : démission. Quand tout sera éclairci, elle signera cette foutue lettre.

Elle sera éternellement la Maire qui a voulu le Dôme, elle sera liée à cette tragédie et celle qui aura aussitôt retourné sa veste en permettant à De Terlain d'enlaidir sa ville. Elle lui a tout cédé. La démission, c'est être elle-même. Rester, c'est devenir l'animal de compagnie d'un système et d'un homme qu'elle abhorre.

On frappe. Avant même que la porte ne s'ouvre, Anne sait que Sylvia va entrer. Elle reconnaît la façon ferme de son assistante qui a déjà décidé de pénétrer dans une pièce avant même d'entendre la moindre autorisation venant de l'intérieur. Trois coups, rythmés progressivement plus forts et la poignée s'abaisse presque aussitôt pour laisser apparaître une femme mûre mais sans âge, l'œil déterminé, élégante au point d'en faire tâche parmi le personnel de la mairie. Sa démarche est celle d'une panthère, à la fois assurée et chaloupée, sans toutefois être vulgaire. Sylvia Dombard est électrique, belle, passionnée et par-dessus le marché, très efficace.

Elle est ce bras droit sans qui Anne ne serait pas assise dans ce fauteuil en cuir grinçant tout aussi boursoufflé que le reste de l'ameublement. Elles travaillent ensemble depuis quelques années. Elle l'avait convaincue assez facilement de l'engager en lui expliquant sa haine de Dumont et de son système mafieux. C'est grâce à Sylvia que, pour la première fois, la ville a élu une femme au poste de maire. Durant la campagne électorale, financements, organisation, recrutements, tout passait entre ses mains avant que la candidate ne donne un accord qu'elle a rarement refusé. Elle est

tellement efficace qu'Anne se demande souvent pourquoi sa perle ne l'a pas encore poignardée dans le dos pour prendre sa place.

– Madame ?

Anne sort de sa réflexion. Elle regarde Sylvia dont le flot de paroles inhabituellement rapide laisse à penser qu'elle est en train de dire quelque chose d'important. Anne l'interrompt et lui demande de recommencer.

– Je suis désolée, je n'ai pas écouté.

– Madame, l'enquête est bouclée, vous avez été définitivement mise hors de cause.

L'expression qui se dessine sur le visage de sa patronne ne laisse aucun doute à Sylvia. C'est un soulagement mêlé d'incompréhension qui l'appelle à poursuivre.

– Daniel Saran et Denise Ferrandi ont été mis en examen.

– Et en ce qui me concerne ? Rien ?

– Vous êtes blanchie de tout soupçon.

– Vraiment ?

Sylvia acquiesce d'une sourire.

– Je n'arrive pas à me convaincre que Denise puisse être mêlée à tout ça.

– Je partage votre sentiment, mais ils sont les fusibles idéaux. L'enquête s'oriente vers le grand banditisme. Et comme Dumont était très lié à ce milieu.

– Oui, enfin ça, c'est ce qu'on a fait imaginer sans vraiment avoir de preuves.

– En tant que secrétaire de Dumont, Denise Ferrandi devait être au courant de certaines tractations. Elle connaissait ses contacts. C'est sans doute pour cela qu'elle est impliquée.

Anne a tellement retourné le problème dans tous les sens ces derniers mois qu'elle n'a plus que de la bouillie dans le crâne. Elle est incapable de penser autre chose que : "Peu importe les agissements de Dumont ou de ses relations douteuses, l'histoire ne retiendra que l'échec du projet qu'elle a soutenu à bout de bras. Et si en plus tout s'achève sur une enquête queue de poisson qui finira bien par déclencher les foudres de la part d'oppositions ou

de complotistes à qui elle ne peut apporter aucune réponse cohérente..."

Un sourire surgit soudainement sur son visage fermé. Elle vient de penser que c'est un peu grâce à son prédécesseur si elle n'est pas mise en examen. Ce cher Dumont qui la sort de la merde alors que sa seule obsession est de l'y enfoncer.

Le silence qui s'est installé dans le bureau est curieux et extrait Anne de ses pensées.

Quand Sylvia ne bouge pas comme ça, c'est qu'elle a encore quelque chose à dire. Anne la regarde pour lui signifier son attention. L'hésitation que marque son assistante est inhabituelle. Et quand elle lui annonce qu'elle veut démissionner, Anne se fige incrédule. Sa pensée est instantanément perturbée, tout raisonnement devient impossible. C'est comme si quelqu'un venait de lui dire : "Lève-toi et marche", alors qu'elle n'a plus de jambes.

Allant au-devant du refus du maire, Sylvia ne lui laisse pas l'occasion de s'exprimer. Elle explique son choix, sa volonté de passer à autre chose. Elle l'a épaulée du mieux qu'elle a pu pendant toutes ces années. À l'origine, elle ne devait que lui permettre d'être élue. Mais le projet du Dôme apparu pendant la campagne l'a maintenue aux côtés de sa patronne. Et de fil en aiguille, le poste de secrétaire de mairie s'est imposé à elle pour pouvoir aider Anne dans les meilleures conditions.

– J'ai aimé rêver avec vous Madame, mais vous savez très bien que je suis en total désaccord avec... ce que vous devenez.

L'allusion est claire et Anne ne se fait pas d'illusions, elle a très peu d'arguments pour la contrer. Elle ne pourra pas retenir Sylvia. Son assistante est trop intègre, trop passionnée et droite dans ses escarpins pour changer d'avis. Elle ne louvoie pas pour atteindre ses objectifs.

– Vous parlez du complexe commercial ? Comment faire autrement ? Sylvia, vous savez que je suis coincée. De Terlain me tient par...

– Je sais, mais si vous n'avez plus la possibilité ou simplement la volonté de rester intègre, moi, je le peux encore. C'est pour cela que je souhaite, que je dois, partir.

En vain, Anne Kubler essaie de lui dire que c'est le fondement de la politique. Il y a des hauts et des bas, quand on tombe pour une idée, on se relève avec une autre. Pour le moment, toutes les deux doivent attendre des jours meilleurs, faire le dos rond et repartir de l'avant. Les promesses, les compromissions, les tractations et les engagements non tenus sont les briques de ce monde.

– Non madame, ce n'est pas le monde dans lequel je veux vivre. Avec vous, j'ai cru que l'on pouvait changer au moins des petites choses avant de s'attaquer aux grandes. Je me suis trompée. Je me doute que De Terlain vous a promis un autre avenir mais sûrement à des conditions que je ne peux accepter.

– Vous faites chier Sylvia. Mais je vous comprends. J'accepte votre démission.

– Merci Madame.

– Peut-être est-ce le moment où vous accepterez enfin de m'appeler Anne et de devenir mon amie ?

Sylvia sourit mais ne dit rien. Elle demande si elle peut se retirer. La porte se referme sur la solitude de Madame la maire. Le mobilier n'en paraît que plus boursoufflé.

Depuis ses débuts en politique, Anne Kubler s'est promise de ne jamais vivre une situation pareille. Mais, elle vient de le dire, les promesses... Elle déchire sa lettre de démission.

Poste de police

– M. Dumont, si je vous ai fait venir, c'est parce que votre nom apparaît deux ou trois fois en plein milieu de mon enquête. Et à des moments que je trouve, comment dire, névralgiques.

Dumont vient encore de tiquer. Legarrec l'a perçu. Il connaît l'animal, il a eu affaire à lui de nombreuses fois durant ses

mandats de maire. Ce n'est pas quelqu'un qui tourne autour du pot. Mais son côté paranoïaque l'empêche de s'emporter quand il est pris en défaut. Par contre, dans ces moments-là, il tique.

Il se pourrait fort que Dumont soit victime d'une machination. Mais il est enfoncé jusqu'au cou dans la...

– Vous qui la connaissez bien, pensez-vous que Denise Ferrandi pourrait vraiment avoir joué un rôle cette affaire ? Je veux dire sciemment.

– Non.

– Eh bien voyez-vous ? Moi non plus. Et, au final, c'est ça qui me titille le cortex.

Dumont reste stoïque. L'inspecteur tente une approche différente, plus directe.

– Et vous ?

– Quoi moi ?

– Vous avez joué un rôle dans cette affaire ? Après tout, une journaliste rapporte que vous avez parlé d'effondrement le jour de l'inauguration.

– Une expression. J'évoquais le côté économique. Pas le bâtiment en lui-même.

– Certes.

– Pourquoi suis-je interrogé ? À cause de cette expression pendant l'interview ?

– Non. Si je remonte le cours du temps, Saran passe des commandes juste avant d'avoir reçu de l'argent. Argent promis dans une lettre que Denise Ferrandi lui aurait remise. Elle m'a expliqué qu'elle avait donné une grande enveloppe à Daniel Saran, sans savoir ce qu'elle contenait. Enveloppe qu'apparemment vous auriez discrètement déposée sur son bureau.

Dumont tique.

– Sachez tout de même qu'elle a mis un certain temps avant de lâcher votre nom. C'est une vraie groupie cette Denise !

– Je passe la voir chaque fois que je me rends à la mairie. Je l'apprécie énormément. Elle a toujours été dévouée. Et oui, il

est possible qu'une fois ou l'autre, j'ai pu lui donner une enveloppe que j'avais prise dans sa "boîte à travail".

Regard interrogatif de l'inspecteur.

– C'est comme ça qu'elle appelle la boîte à lettres de son bureau. L'enveloppe était sûrement dedans, j'ai souvent eu le réflexe de lui donner. C'est tout.

– Donc, vous passiez la saluer. Oui, oui, oui...

Un long silence s'ensuit. Legarrec poursuit.

– Ce qui m'embête un peu, c'est que ce jour-là, elle est certaine que le petit mot qui lui demandait de remettre tout aussi discrètement l'enveloppe à son destinataire était écrit de votre main. Elle connaît parfaitement votre écriture, je présume.

Dumont a encore tiqué sur "écrit de votre main".

Siège de De Terlain Ent.

Le siège social de la société De Terlain peut s'apparenter à une forteresse. Il reflète les traits de caractère apparents de son propriétaire. Opaque, indestructible, austère, le bâtiment en pierre de taille semble être un autoportrait du personnage. Les vigiles postés sur le trottoir devant la porte imposante donnent presque envie de traverser la rue pour ne pas passer près d'eux. Un touriste pourrait croire qu'il s'agit d'un bâtiment militaire ou d'une succursale de la Banque de France dans laquelle se trouve bon nombre de coffres bien garnis.

La sobriété de la façade disparaît immédiatement une fois la porte franchie. Mais le hall entièrement tapissé de marbre gris parcouru de veines dorées est tout aussi glacial. La hauteur du plafond est celui d'une cathédrale mais le son des pas est curieusement étouffé, comme si le moindre bruit était interdit.

Quelques visiteurs attendent leur accréditation pour passer un nouveau cordon de sécurité tout aussi aguichant que celui de l'extérieur. Derrière le comptoir d'accueil, de charmantes hôtesses savent faire comprendre d'un sourire que ce sont elles qui décident d'accorder un badge d'entrée ou pas. Il est évident

qu'elles suivent à la lettre les instructions dictées par un colonel embauché parce qu'il s'ennuyait à la retraite. Le poste lui permet d'exprimer pleinement son amour pour l'ordre et la rigueur. Il doit être sérieusement efficace car l'endroit suinte l'obéissance !

Avant même que sa silhouette n'apparaisse, contrastant avec le son mat du lieu, les pas lourds d'un homme résonnent dans le hall, attirant les regards de bon nombre des personnes présentes. Un long manteau, un Borsalino, des chaussures de cuir noir Gastby donnent l'impression qu'il sort tout droit d'un film de gangsters des années trente. Mais la crainte qu'il distille va de pair avec son assurance et les regards se détournent aussitôt posés sur lui. Il traverse d'un pas décidé sans se soucier du protocole auquel sont astreints les visiteurs. Arrivé au cordon de sécurité, il évite les portiques de détecteurs de métaux. À son passage, les vigiles se raidissent sans toutefois se mettre au garde à vous. Ils le saluent d'un discret "Monsieur Serge" sans attendre la moindre réponse et reprennent leur poste sans plus se préoccuper de l'individu.

Monsieur Serge prend l'ascenseur de la direction, avec un seul bouton, celui pour se rendre à l'étage qui est réservé à De Terlain.

À l'arrivée, la porte de l'ascenseur s'ouvre sur une pièce étrange. Elle est rectangulaire, d'une très grande largeur mais peu profonde. De fait, le comptoir derrière lequel trône une femme extrêmement élégante, semble vouloir entrer dans l'ascenseur. qu'apparemment, peu de personnes ont le droit d'emprunter. Sans lever les yeux de son écran, la secrétaire particulière du patron invite Serge à entrer.

– M. De Terlain vous attend.

Curieusement, alors que dans le hall, il est annoncé au sommet du building, au quarantième, l'étage que s'est attribué De Terlain n'est qu'au vingtième. C'est un indice qui pointe du doigt sa paranoïa quant à sa propre sécurité. Pourtant, il en impose. Il possède la même corpulence athlétique que Serge, son homme de main. Ils pratiquent quelques arts martiaux ensemble. Sportif, une hygiène de vie irréprochable, il ne paraît pas du tout ses quarante-

cinq ans. Il est brillamment intelligent et sait parfaitement qu'il est l'enfoiré à abattre dans l'univers du BTP. L'entreprise De Terlain grandit chaque année un peu plus, dévorant tout sur son passage se créant bon nombre d'ennemis qui savent que pour se défendre, il n'y a qu'une seule solution : il faudrait lui couper la tête.

Mais les racines du monstre sont profondes, elles gangrènent aussi bien le monde industriel que celui de la politique. De Terlain, parti de presque rien est l'archétype du narcissique qui, sans remords, emploie tous les moyens à sa disposition pour faire avancer le cours de l'histoire dans son sens.

Serge attend. Son boss est contemplatif, il regarde par la baie vitrée cette ville qui lui appartient presque entièrement. Sans bouger, il interroge.

– Alors ?

Serge pose une mallette sur le bureau.

– Plans de la construction du Dôme, références et données chimiques des matériaux de construction, tableaux des coûts, tout le travail de Stern est là.

– Uniquement là ? Il en existe d'autres copies ?

– Non monsieur. Le reste a été détruit.

De Terlain a confiance. Si Serge dit qu'il s'en est occupé personnellement, ce n'est pas la peine d'insister, ni de lui demander la moindre preuve.

– Et Métayer ?

– Dépression, nous ferons ce qu'il faut pour qu'il ne sorte pas du centre psychiatrique. Le traitement l'empêche de réfléchir correctement mais permet aussi éventuellement d'aller un peu plus loin.

– Oui ?

– L'élimination en douceur.

– Pour le moment, ce n'est pas la peine.

De Terlain regarde la mallette posée sur son bureau. Il s'en approche mais ne la touche pas. Les questions défilent dans son crâne en ébullition. Le dilemme est intense car depuis le début, il a décidé qu'il n'utiliserait jamais le travail de Stern. Mais

maintenant qu'il est juste là, concentré dans un seul attaché-case... Avec un sourire carnassier :

– Avez-vous conscience qu'il y a là-dedans ce qui pourrait sauver l'humanité de notre cupidité et avidité de pouvoir ?

– J'y vois seulement quelque chose qui peut vous rendre encore plus puissant.

– Sans doute. Avec ça entre les mains, toutes les cartes seraient redistribuées ! La fin du pétrole, du béton, saurais-je m'en sortir ?

– Je n'en doute pas un seul instant monsieur.

Le sourire disparaît pour faire place à un rictus méchant.

– Me laisserait-on en vie ? Rien n'est moins certain.

Comme s'il venait de prendre une décision difficile et pour éviter de changer d'avis dans la seconde suivante, Franck De Terlain se redresse brusquement. Il retourne à la fenêtre pour ne plus regarder la valise et reprend sa position, le regard au lointain. Quelques secondes s'écoulent encore puis, après une longue expiration, il lâche presque soulagé.

– Merci Serge. Détruisez tout. C'est plus prudent.

– Bien monsieur.

Sans un sourcillement, Serge reprend la valise. Il attend un autre ordre qui ne vient pas. Il sait la durée des silences de son patron, il connaît le moment où il faut partir. De Terlain, comme si son homme de main n'était plus là, retourne à son bureau et recommence à travailler. Serge tourne les talons et sort.

Poste de police

Legarrec sait qu'il ne sert à rien de jouer le rôle du flic gentil mais suspicieux avec Georges Ritter. Le milieu ne le surnomme pas le Boss pour rien. Mieux vaut aller droit au but.

– M. Ritter, je vous remercie d'être venu de votre plein gré. J'ai besoin de vos lumières.

L'inspecteur étale quelques photos sur la table. Ritter jette un bref coup d'œil et s'apprête à parler mais Legarrec le coupe.

– Avant de me bourrer le mou en me disant que vous ne connaissez personne sur ces photos, sachez que j'en ai d'autres où l'on vous voit avec, lui, lui et elle. Des photos qui prouvent que vous n'avez pas croisé ces personnes par hasard en mangeant au "Burger Couic". Donc ?

– Je les connais.

– C'est un début.

– Mais je ne savais pas qu'elles se connaissaient et je ne sais pas pourquoi elles se sont rencontrées.

– Je me doutais un peu que vous me diriez un truc du genre. Mais voyez-vous ? Un détail me turlupine.

– Si je peux vous aider.

– Avec plaisir. Confirmez-moi qu'il s'agit de votre bras droit, Tony Guliano, c'est ça ?

– Oui, c'est ça. Mais c'est juste un gars avec qui je travaille de temps en temps. Mon bras droit, non

– Ah oui. Vous ne trouvez pas qu'il aurait pu trouver une autre fausse identité ? C'est vraiment cliché Tony Guliano. Alors, d'après vous, tout cela signifie quoi ?

Il connaît d'avance les réponses du Boss. Tony fait des affaires de son côté. Il ne sait pas pourquoi, sur cette photo, il rencontre cette femme. Ah, c'est la secrétaire de M. Dumont ? Oui, je l'ai déjà croisée, mais je ne l'avais pas reconnue. Cette photo ne la met pas en valeur, c'est une belle femme non ? Oui, il se rappelle, il l'a vue au cours d'une réception. Tiens, eh bien le soir où on le voit sur cette photo avec elle, mais ça date. Quant à Dumont, je ne l'ai pas vu depuis bien longtemps. Avant qu'il ne perde les élections je pense, il faudrait que je vérifie.

En clair, il se chargera d'écarter tous les soupçons vers son bras droit "qui ne l'est pas" et la sphère de Dumont. Il sait parfaitement que Tony ne le dénoncera pas et prendra tout à son compte.

Ritter lui dit exactement tout ça. Legarrec se doutait qu'il perdrait son temps en le convoquant. Mais, il fallait essayer.

Bureau du maire

Denise Ferrandi travaille comme secrétaire particulière du maire depuis plus de vingt-cinq ans. Elle a été embauchée par Monsieur Dumont qu'elle a servi et admiré durant ses trois mandats successifs. Bien sûr, sa dévotion et son engagement total pour son "boss" ont été les parents de rumeurs quant à la légèreté de leur relation. Mais, Denise les a toujours balayées d'un sourire moqueur en répondant qu'être la maîtresse d'un homme aussi élégant et distingué était une idée bien saugrenue mais très flatteuse. De son côté, Dumont laissait une impression d'homme marié très convenable, mais surtout extrêmement fidèle. Jamais personne n'a pu prouver quoi que ce soit.

Lors des dernières élections, à l'annonce du résultat, le personnel de la mairie qui était réuni dans la salle des mariages, a vu pour la première fois Denise Ferrandi fondre en larmes. Elle a pleuré pendant une semaine sans s'arrêter. Pas parce qu'elle pensait que Kubler la congédierait, mais simplement à l'idée qu'elle ne croiserait plus M. Dumont tous les jours (ou presque). Et même si dès les semaines suivantes, "Monsieur le Maire" n'a pas daigné prendre des nouvelles de sa fidèle assistante, cela n'a en rien écorné l'admiration de Denise pour cet homme magnifique.

Très étonnamment, Anne Kubler n'a pas voulu, malgré les avertissements répétés de Sylvia, que Denise soit remplacée par quelqu'un de confiance. Et depuis, la secrétaire fait son travail, toujours avec la même conscience, le vivant comme un sacerdoce avec l'espoir que son dieu reviendra en vainqueur lors des prochaines élections.

Son aversion envers Mme Kubler s'est estompée au fil des années. Elle reconnaît que la nouvelle "boss" de la mairie est d'une irréprochable honnêteté, même si cette qualité que M. Dumont savait dépasser de temps en temps, est un frein à la résolution de problèmes que Denise qualifie rapidement de mineurs. Malheureusement, cette irréprochabilité est enterrée par

une vulgarité et une inélégance que la secrétaire ne supporte pas. Elle l'évoque avec ses amis chaque fois qu'elle le peut.

– Par exemple, je ne vois pas pourquoi, quand elle vient le samedi et sous prétexte que le reste du personnel ne travaille pas, elle vient en survêtement et pas maquillée. C'est honteux de ne pas prendre en compte à ce point la responsabilité que les habitants de la ville lui ont confiée !

Pour Denise, tout doit non seulement être parfait, mais cela doit l'être à chaque instant.

– Et vous l'entendriez parler quand elle se lâche ! Je ne dis pas que c'est un langage de charretier, mais parfois, on s'en approche, croyez-moi. Pardon ? Ah non, je ne vous donnerai sûrement pas un exemple, j'aurais trop honte !

Denise a tout de même remarqué que Kubler ne prononce jamais d'insanités quand la situation ne le permet pas, en réunion avec des officiels ou des personnes respectables par exemple. Par contre, elle ne s'en prive pas lorsqu'elle est seule avec Sylvia Dombard et surtout en sa présence. Ce qui fait que Denise a toujours pensé que la "Madame le maire" la considérait comme du menu fretin.

Alors que si Anne ne retient pas ses "expressions" en présence de Denise, c'est simplement parce qu'elle l'aime bien et qu'elle lui fait confiance. Sans doute devrait-elle se méfier de l'eau qui dort ?

– Bonjour Madame

– Bonjour Denise. Rien de trop chiant pour aujourd'hui...

Anne remarque la petite moue que Denise ne peut contenir. Elle tente de faire un effort pour sa secrétaire mais le naturel reprend vite le dessus.

– ... Excusez-moi, rien de contraignant dans le planning de la journée j'espère ? J'avoue que je n'ai pas envie de me retrouver devant un buffet minable et de faire un discours inepte devant une assemblée de cafards qui n'écoutent pas, ou font semblant d'écouter.

De son côté, Denise essaie de ne pas montrer sa désapprobation. Un tantinet pincée, elle répond calmement.

– Non, rien de...contraignant aujourd'hui. Juste une réunion informelle avec les responsables des services techniques de la voirie.

– Ah, les bourrins, j'ai du mal aussi avec ceux-là.

Cette fois-ci, la secrétaire ne peut s'empêcher de lever les yeux au ciel en avançant le parapheur devant Kubler.

– Vous ne vous êtes toujours pas habituée à mon langage fleuri Denise. Je me trompe ?

– Si bien sûr madame. J'avoue que votre "style", qui est bien différent de celui de M. Dumont, a toujours le don de me surprendre un peu.

– Il vous manque Dumont ?

– Je ne dirais pas cela comme ça Madame. J'ai travaillé pour lui durant ses trois mandats.

– Ça crée des liens !

Denise saisit au vol l'allusion qu'elle trouve perfide.

– Encore une fois Madame, je ne dirais pas ça comme ça.

Anne taquine souvent sa secrétaire, mais elle ne l'a jamais jugée sur sa relation avec Dumont. Et même s'ils ont été amants comme certaines rumeurs le prétendent, elle s'en fout complètement. Ils pourraient même toujours l'être et Denise lui faire des confidences sur l'oreiller que ça ne changerait en rien ce qu'elle pense d'elle et de son travail.

– Ne prenez pas la mouche Denise, il n'y a aucune allusion dans mes propos. Je vous présente mes excuses pour cette remarque un peu trop taquine. Vous savez, je reconnais vos qualités. Votre travail est parfait.

– Merci Madame. Il reste un courrier à signer.

Trois coups à la porte et la poignée qui s'abaisse presque aussitôt, Sylvia va entrer. Denise ne se retourne pas, elle ne supporte pas cette pimbêche. Le bruit de ses talons aiguilles dans le couloir l'exaspère au plus haut point. Comment peut-elle ne pas respecter à ce point le travail d'autrui en paradant bruyamment

pour faire croire qu'elle est très occupée ? Et s'il n'y avait que le bruit, ses tenues, son parfum, sa voix, tout agace Denise. La seule qualité qu'elle peut, à la rigueur, lui trouver est son absence quand elle est en réunion à l'extérieur de l'Hôtel de Ville.

Sylvia n'attend pas qu'on lui donne la parole.

– L'enquête est pratiquement bouclée. Daniel Saran a été arrêté.

– Qui est-ce ? demande Anne.

– L'acheteur principal de Stern. Il semble être au centre d'un complot avec le grand banditisme.

Sylvia donne alors les informations qu'elle a pu obtenir auprès de ses contacts de la police. Avoir accès directement au maire donne certains passe-droits que l'assistante sait parfaitement utiliser. Même le juge d'instruction est dans ses petits papiers, ce qui lui permet de recouper des informations qui, du coup, s'avèrent vérifiées.

Denise reste pétrifiée. Depuis que Sylvia est entrée, elle n'a pas bougé. Elle serre le parapheur contre elle, comme pour se protéger d'un coup invisible. Mais quand la "Dombard" évoque les transferts importants d'argent sur le compte de Saran alors qu'en parallèle, il a acheté des matériaux défectueux pour la construction du Dôme, elle bondit.

– Ce n'est pas possible. Cet argent ne provient pas de pots-de-vin, il n'y a pas de pots-de-vin payés autrement qu'en liquide.

Anne s'étonne.

– Vous en savez des trucs Denise, c'est Dumont qui vous a appris tout ça ?

Denise se rend compte de sa bévue. Elle cherche une réponse qui ne vient qu'après deux secondes d'éternité.

– Je regarde beaucoup de films policiers.

Son regard plonge vers le parapheur mais elle ne trouve rien de plus à ajouter pour se sortir du silence curieusement pesant qui suit. Anne prend alors un ton le plus léger possible pour

soulager sa secrétaire avec un "Denise a raison !" qui la place de son côté.

Cependant, Sylvia insiste en donnant un avis éclairé par ses informations. Pour l'instant, l'enquête n'a pas réussi à déterminer qui sont les commanditaires de Saran car il est évident qu'il n'a pas agi seul.

– Sinon, d'où proviendrait cet argent ?

À sa façon inhabituelle de se tenir encore plus droite et pincée qu'à l'ordinaire, Denise attire l'attention des deux autres.

– Non, c'est juste que je suis surprise d'entendre le nom de M. Saran. Il m'a semblé être un homme tout à fait charmant.

Obligée de dire qu'elle l'a croisé à quelques reprises, insistant sur la journée d'inauguration du Dôme, Denise s'embrouille dans un lot d'explications vaseuses. Pourtant Anne sent qu'elle dit sincèrement la vérité. Mais elle ne comprend pas pourquoi Denise est troublée à ce point. Saran est son amant ? Ridicule pensée qu'elle chasse aussitôt; il faut qu'elle arrête avec ces histoires de fesses.

Le téléphone sonne. Avant de répondre, tout en décrochant :

– Merci Denise, je n'ai plus besoin de vous.

Il n'en faut pas plus pour que la secrétaire tourne les talons.

– Oui, elle est là. Denise, attendez. Ah ? Je lui dis. La police criminelle est à l'accueil. Elle veut vous parler.

Instantanément, Denise blanchit. Elle n'arrive même pas à prononcer le "Moi ?", seul mot qui lui vient à l'esprit sur le moment. Comme un zombie, elle franchit la porte oubliant de la refermer après sa sortie. Sylvia s'en charge et le silence qui suit semble n'exister que pour s'assurer que personne d'autre ne pourra entendre la conversation qui va suivre. Anne finit par le rompre.

– Dois-je m'inquiéter ?

Sylvia semble sûre d'elle.

– Absolument pas. Saran a dû parler. Or, c'est quelqu'un que vous n'avez que croisé ? Je me trompe ou y a-t-il quelque chose d'autre que je ne sais pas ?

– Arrêtez vos conneries Sylvia. Tenez-moi au courant, je veux savoir pourquoi Denise est interrogée et surtout ce qu'elle peut balancer sur moi.

Elles se connaissent suffisamment pour savoir que la conversation n'ira pas plus loin pour le moment. Sylvia sort. Une fois seule dans son bureau, Anne s'enfonce dans son fauteuil, l'air préoccupé...

Poste de police

Daniel Saran est au bout du rouleau. Il est interrogé sans relâche depuis près de douze heures. Assis en face de l'acheteur, Legarrec affiche un calme et une amabilité souriante qui ne présagent rien de bon. Les mêmes questions reviennent encore et encore. Et Saran ne peut donner que les mêmes réponses. À l'interrogation qui les obsède, il signifie pour la centième fois sa totale ignorance.

– Je résume, vous me dites si je me trompe. Vous avez une addiction au jeu. Poker ? Moi aussi, je joue au poker, mais je ne suis pas doué. Mes enfants me dépouillent à chaque fois. Heureusement, en famille, on ne joue que des allumettes. Je m'égare, excusez-moi. Donc vous, comme vous ne jouiez pas que des allumettes, vous aviez fini par avoir des dettes et d'un seul coup, vous n'en avez plus car on, je vous cite sur ce "on", on vous donne une belle somme dont vous ignorez la provenance.

– Oui.

– C'est ballot, j'aurais justement bien aimé connaître la provenance de cette, comment peut-on l'appeler, providentielle aumône ? Quoi qu'il en soit, au final, en contrepartie de ce généreux don, vous avez approvisionné des matériaux défectueux qui ont provoqué l'effondrement du Dôme.

Saran veut vraiment dire tout ce qu'il sait, enfin presque. Mais au fil des heures, son esprit s'est embrouillé. Il a perdu de sa superbe, cette élégance qui le caractérisait. Le mélange de prestance et de force mentale qui le grandissait encore plus, a totalement disparu. Malgré sa taille, il semble petit, ratatiné sur sa chaise. Tout à l'heure, Legarrec, en décidant de lui retirer les menottes, lui avait redonné un peu de tonicité. Mais ce regain de force n'a pas duré.

– Les matériaux n'étaient pas défectueux, ce n'était tout simplement pas ceux qu'Alexandre avait conçus, chimiquement conçus je veux dire. Parce que l'ergonomie du Dôme nécessitait des adhérences et des caractéristiques d'élasticité particulières et de résistance thermique... Non, c'est pas ça. Écoutez, c'est trop technique, même pour moi.

L'inspecteur ne bouge pas. Son sourire figé est dérangeant. Après quelques secondes de silence, il coupe les pensées de Saran qui cherche ses mots pour poursuivre. Toujours sur un ton presque badin.

– Vous avez raison, la partie technique, je m'en fiche. Je n'y comprendrais rien, j'ai fait du droit. C'est pas forcément dingue pour un flic, ça donne des bases. Mais tout ce qui est technologique me dépasse complètement. Pour tout avouer, je ne sais que tout juste changer une ampoule. C'est déjà ça ! Ma femme me dit toujours que... Oui, peu importe, je commence à me prendre pour Columbo. Donc sans entrer dans les détails, vous ne pensez pas que la conception du bâtiment était, comment dire, un peu bancale, ou mal calculée ? Je ne connais pas le terme que vous utiliseriez en architecture.

En écoutant la réponse de Saran, l'inspecteur sent que ce n'est pas là qu'il faut creuser. La façon dont l'acheteur défend Alexandre Stern est réellement sincère, presque admirative. Si l'architecte s'est suicidé, c'est sûrement parce qu'il croyait que son œuvre avait un défaut majeur qu'il n'avait pas envisagé. Or Saran, bien qu'incompétent dans le domaine, est persuadé du contraire,

tellement persuadé que l'inspecteur estime que le type assis en face de lui sait quelque chose qu'il ne veut pas dire.

– Revenons à l'argent. Vraiment, vous n'avez pas une petite idée de qui peut être votre généreux donateur ?

Saran explose de fatigue et hurle.

– Je ne sais pas qui me l'a donné ! Il faudra que je vous le répète combien de fois ?

L'inspecteur ne bronche pas. Son sourire toujours figé insensiblement devient carnassier. Saran sent son regard perçant pénétrer encore plus profond son esprit. Il ne lui reste plus qu'une information qu'il ne veut pas fournir car elle est la dernière petite lumière qui l'empêche de sombrer dans le mal absolu. C'est juste stupide de sa part de se raccrocher à cette branche d'autant plus que l'attitude de l'inspecteur est simplement en train de la scier doucement.

Après un long silence, la voix résonne dans la pièce vide. La question est un coup de poing qui assomme l'homme à bout. Saran craque.

– M. Saran, qui vous a donné l'argent ?

– Denise Ferrandi. Enfin, je veux dire, elle ne m'a pas donné de l'argent.

– Que vous a-t-elle donné alors ?

– De quoi me sortir du gouffre.

– C'est à dire ?

– Les instructions à suivre, les dossiers des matériaux à acheter, les fournisseurs auprès de qui je devais m'approvisionner et par quel biais me faire transférer l'argent. Je n'ai vu qu'elle, une seule fois, mais je suis certain qu'elle n'a rien à voir dans tout ça.

– Ça, M. Saran, c'est à moi de le déterminer.

Dans une rue sombre

Le coursier n'est pas tranquille lorsqu'il voit approcher un grand type qui semble revenu du passé comme s'il sortait d'un film en noir et blanc. Ses pas lents et assurés résonnent dans l'impasse.

– Il paraît que vous avez quelque chose pour moi ?

Le coursier lève un bras tremblant et tend une sacoche d'ordinateur. L'homme en vérifie le contenu, simplement un ordinateur portable.

– Rien d'autre ?

Pas un mot, tout en reculant, le coursier fait juste un signe de la tête qui veut dire à la fois "Non" et "S'il vous plaît, laissez-moi partir". Au moment où il fait demi-tour, l'injonction le fige sur place.

– Un instant !

L'homme attend que son livreur, dont l'hésitation est exaspérante, ose se retourner.

– Je n'ai pas que ça à faire.

Demi-tour instantané. Une grosse liasse de billet est tendue. Le coursier veut la prendre plus par crainte de ne pas faire ce qu'il faut que pour l'argent lui-même.

– Prenez ça, vous aurez définitivement disparu demain matin.

Le regard du coursier passe de la crainte à la terreur. Mais il ne bouge toujours pas. L'homme se fait alors encore plus menaçant.

– Disparaître signifie que l'on ne vous verra plus jamais dans cette ville. Vous partez cette nuit et ne revenez plus. Par contre, si vous n'obéissez pas, vous pourrez aisément avoir ce même regard juste avant que je ne vous fasse disparaître d'une autre manière.

Il prend l'argent en tremblant. Figé.

– Foutez le camp maintenant.

Demi-tour. À toutes enjambées.

Poste de police

Il arrive parfois qu'on s'en veuille pour quelque chose dont on n'est pas responsable. C'est exactement le sentiment qu'à

Legarrec en réécoutant pour la vingtième fois le message sur son répondeur. Il dormait quand on l'a appelé.

Il n'y a pas de mots, juste un grand bruit, comme celui d'une voiture qui fait des tonneaux. Puis le silence soudain.

Le numéro qui l'a appelé est celui de Sarah Stern.

Depuis, il tente de la rappeler, elle ne répond pas.

Chez Luc

Luc Métayer ne se remet pas de la mort de son ami de toujours. Alexandre était son modèle, son phare pour avancer. Il a vécu dans son ombre avec une dévotion qu'Alexandre n'a jamais supportée mais sans jamais lui reprocher non plus. Ils étaient dans la même promotion à l'école nationale d'architecture de Montpellier. Ils ne s'étaient jamais quittés.

Luc est le genre de type qu'on ne remarque pas. Moyennement grand, moyennement beau, moyennement moche, il est impossible de le décrire sans chercher des mots qui peuvent le caractériser et qui, le plus souvent, ne viennent même pas à l'esprit. Timide, il ne s'encanaille à parler avec les autres que quand il a un peu bu. Malgré les conseils de Sarah, la femme d'Alexandre, il ne sait pas s'habiller. Il a fallu qu'il rencontre Catherine pour enfin ressembler à quelque chose d'autre qu'un vieux garçon avant l'âge. Elle lui a renouvelé une partie de son dressing.

Affalé sur son canapé, Luc écoute sans trop entendre l'interminable monologue de sa compagne. C'est comme ça qu'il présente Catherine. Et à chaque fois, elle tique un peu car elle, par contre, ne se considère pas vraiment comme une compagne.

Un mot sur deux lui parvient, comme si son cerveau sélectionnait ce qui pouvait être important mais sans plus. Après tout un passage lui intimant de se remuer, elle en est arrivée au deuil qu'il doit faire. Voilà plus de deux mois qu'Alexandre est parti et pour elle, sa déprime ne peut pas durer indéfiniment. Il commence à connaître un peu Catherine, il sait qu'elle n'est pas

mère Teresa et qu'elle finira par le quitter. D'ailleurs, cette idée est sous-jacente dans son discours.

Elle tente une dernière fois de lui étaler sous le nez les pistes pour essayer de passer à autre chose. Mais reprendre le travail d'Alexandre n'est pas possible. C'était lui le génie, il n'a pas ses compétences. Aider Sarah à prouver que l'effondrement du Dôme n'était pas dû à la conception du bâtiment ? Il n'a pas pu aider Alexandre avant sa mort, alors seul !

Même si Sarah était la femme d'Alexandre, même si elle a travaillé avec lui sur le projet, elle non plus, n'a pas toutes les compétences pour comprendre ce qu'il s'est passé. Luc essaie de dire que tout cela est vain. Ses tentatives ne sont qu'un bafouillage qui ne convaincrat même pas quelqu'un qui voudrait bien ne serait-ce que l'écouter. Et comme Catherine n'est pas de ce genre-là, il prend en retour une tempête de reproches avec pour conclure :

– Et bien alors, fais autre chose, trouve autre chose et arrête de déprimer, j'en ai marre de te tenir à bout de bras.

Il ne peut lui avouer qu'il pense à un complot. Le mot semble tellement ridicule. Sa dépression n'est que le paravent de sa peur.

Le téléphone de Luc vibre. Comme tous les connectés, même s'il n'en a pas envie, il jette sur son écran un œil rapide juste pour voir le message. La sœur de Sarah a écrit : "*Sarah a eu un accident. Elle est à l'hôpital, dans le coma.*"

Luc annonce la nouvelle et se pétrifie de peur. Catherine sait ce qu'il pense exactement. Le mot complot est tatoué en gros sur son front.

– Elle parle d'un accident Luc. C'est juste un accident.

Mais le regard vide de l'architecte ne laisse planer aucun doute, il est enfermé au plus profond de lui, barricadé de peur et d'angoisse. Il ne comprend pas, mais il ne doute pas. Il n'a qu'une obsession en tête, qu'une seule envie : que son tour vienne le plus rapidement possible.

Catherine sait qu'elle ne peut rien faire de plus. Elle finit d'un trait la vodka qu'elle s'était servie, ramasse son sac et sort sans dire un mot. Luc comprend qu'il ne la reverra plus.

Il reste immobile, enveloppé dans le silence. Combien de temps reste-t-il immobile ? Quelques minutes ? Des heures ? Son téléphone vibre à nouveau.

"Sarah est morte."

À suivre....

Contact :

le.marc.page@gmail.com

ou

www.cepamafote.fr